—Pourvu que sa redoutable intelligence ne lui inspire pas une nouvelle comédie !....

Ah ! quel sphinx que cette enfant !.... Et que ne donnerais-je pas pour lire en elle comme dans l'âme d'ange de Marguerite !...

Ensuite l'autre qui prodiguait son affection et ses soins à la malade, c'était la marquise d'Argelles.

Malgré son grand âge et la distance relativement considérable qui la séparait du château d'Astarac, on la voyait arriver tous les jours à pied, vers deux heures, toute petite, toute trottinante, avec un vieux cabas de soie noire où elle mettait les bas de laine qu'elle tricotait pour les vieillards et les enfants pauvres du pays.

—L'hiver est rude dans nos montagnes, disait-elle avec un sourire. Les très vieux et les tout petits sont fort sensibles au froid. Il faut essayer de les en préserver un peu.

Vous permettez, comtesse ?....

Avec une expression de douceur infinie, elle ajoutait :

—Vous êtes si bonne que j'agis un peu avec vous comme avec une fille. Grondez-moi d'être si sans façon si cela vous offusque.

—Au contraire, répondait Blanche ravie et touchée de tant d'affection sereine, de toutes les tendresses dont l'excellente créature l'entourait, je n'ai guère connu ma mère et il me semble la retrouver en vous, madame la marquise.

Pendant que Mme d'Argelles avait ainsi élu presque domicile à Astarac, Fabien de son côté escortait sa grand'mère et devenait également l'hôte assidu du château.

Quand il ne jouait pas avec les deux fillettes, et cela avec une complaisance et une douceur inlassables, il accompagnait Jacques dans les longues excursions que faisait l'armateur.

En effet, dans les Pyrénées comme à Bordeaux, M. de Rhodes ne pouvait rester inactif.

Il avait peu à peu reconstitué l'immense domaine des ducs de Candales et, aidé de Mathieu Payloo qui le suppléait pendant ses absences, Jacques l'administrait et le dirigeait de main de maître.

Et alors, il expliquait à son jeune compagnon les aménagements, les combinaisons, les soins et les luttes que demande l'agriculture et qui en font une chose si passionnante pour ceux qui s'y adonnent avec intelligence.

—La terre, lui disait-il, est bonne, mais tenace. Comme les avares, elle ne dénoue les cordons de sa bourse que fort difficilement. Mais comme eux aussi, quand elle arrive à être généreuse, elle ne s'arrête plus.

M. de Rhodes, du reste, trouvait dans celui dont il voulait faire son élève une nature intelligente, point capable de rien inventer, mais possédant un merveilleux instinct d'assimilation.

Il ne tarda pas à comprendre que, soit par son tempérament, soit par l'éducation féminine que lui avait donnée sa grand'mère, Fabien avait un caractère mou et effacé, dans lequel toute volonté plus forte que la sienne devait laisser une formidable empreinte.

Et comme le jeune homme avait avec cela un grand esprit naturel, une intelligence développée, une douceur et une bonté merveilleuses, il se faisait extrêmement aimer, et la vie avec lui était charmante.

—Pourvu que celui ou celle dont il subira l'influence soit honnête et droit, se dit Jacques lorsqu'il le connut bien, ce garçon aura une vie heureuse et honorable.

Et il se promit d'ajouter à tous les bienfaits dont il voulait combler la grand'mère et le petit fils, en reconnaissance des soins que Mme d'Argelles prodiguait à Blanche, d'être un conseiller rigide, un conseiller puissant, cet ami véritable dont avaient besoin la faiblesse et l'irrésolution du jeune marquis.

—A quoi vous destinez-vous, Fabien ? lui demanda un jour M. de Rhodes à brûle-pourpoint.

Le jeune homme rougit profondément.

Puis, tout à coup, secouant l'embarras que cette brusque question avait fait naître.

—Vous êtes notre ami, monsieur le comte, dit-il. Je peux et dois parler à cœur ouvert avec vous.

—Je vous en prie.

—Eh bien, riche ou seulement dans l'aisance, je vivrais modestement dans ces montagnes où je suis né; bornant mon ambition à entourer d'affection ma chère grand'mère, si bonne et si éprouvée, à faire du bien à nos populations honnêtes et pauvres, à me créer moi même plus tard une famille qui continuât les traditions d'honneur, de simplicité, de charité, qui ont été celles de tous les miens.

—Mais c'est un joli programme cela, il me semble, et qui en contenterait de très difficiles.

—Malheureusement, il y a un obstacle à ce que je l'accomplisse.

—Lequel ?

Une nouvelle couche de pourpre colora la pâleur délicate du jeune homme.

—Nous sommes si pauvres, dit-il, que ma grand'mère redoute le jour prochain où l'expropriation la chassera de la vieille maison où je suis né. A son âge, elle en mourrait, si je n'étais là.

M. de Rhodes tressaillit.

Comment ! le mal était aussi profond que le disait Fabien ?....

Mais alors, il devait se mettre immédiatement à l'œuvre pour le réparer ?

—Ah ! fit-il, ce serait un bien grand malheur pour Mme d'Argelles d'abandonner le château !...

—Un grand chagrin surtout...... Tous les siens y dorment du dernier sommeil.

—Ne pourrait-on lui épargner cette douleur ?

—C'est impossible.

—Et vous, alors, Fabien, que ferez-vous ?

—Pardonnez-moi, monsieur le comte, mais en pensant à cet avenir très sombre, j'avais osé espérer que votre intérêt pour nous, l'éclaircirait.

Une grande expression de joie illumina la rigide physionomie de Jacques de Rhodes.

—Vous me connaissez, dit-il, c'est bien. Parlez, en quoi comptez-vous sur moi ?

—Voilà. Le jour prochain où les hommes de loi s'abattront sur Argelles, mon intention est de réunir le peu qui nous restera, de partir pour Bordeaux avec ma grand'mère, à laquelle je tâcherai de donner toute l'aisance que je pourrai, en me privant de tout.

—Et vous, alors, quelle sera votre vie ?

—Je voulais vous demander la même place chez vous que vous a donnée jadis M. Depesse chez lui.

Les yeux de Jacques étaient humides.

—Vos intentions sont généreuses, dit-il, mais irréalisables.

Fabien devint très pâle.

—Refuseriez-vous la place ?.... balbutia-t-il....

—D'abord, oui, parce que vous n'avez ni un tempérament, ni un caractère à faire ce que j'ai fait, à endurer et à souffrir ce que j'ai enduré et souffert. Ensuite, j'étais seul, vous ne l'êtes pas.

—Grand'mère me suivra.

—On ne transplante pas un vieil arbre, elle en mourrait.

—Mon Dieu ! que faire, alors ?

—Avoir confiance en moi. M'expliquer bien clairement vos affaires. Me donner à l'appui tous vos papiers de famille et suivre mes conseils.

—Volontiers, c'est facile, rien n'étant sous clef à Argelles.

—Autre chose. Ne pourrais-je me mettre au courant de votre situation, voir, examiner ces pièces, sans que Mme la marquise le sache ?

L'honnête visage de Fabien eut une hésitation qui plut à M. de Rhodes.

—Je m'explique, dit-il. A l'âge de votre grand'mère, et avec son caractère qui est resté jeune et spontané, toute espérance devient une réalité, tandis que toute impression se décuple. Je ne veux pas prendre de lui donner les angoisses d'un espoir, sans être sûr de mener à bien la tâche que je veux m'imposer.

Donc, écoutez-moi. Ne lui soufflez pas un mot de mes projets. D'ici à quinze jours, je serai fixé, car je travaille très vite. Si ce que je verrai me semble bon, je la préviendrai moi-même.

Si, au contraire, la situation me parait perdue, tous les deux nous aviserons à la sauver par un moyen quelconque. Mais, d'ici là, votre grand'mère doit rester dans sa quiétude ordinaire. Sa pauvre vieille tête ne doit pas être fatiguée par toutes les inquiétudes qui vont nous occuper, vous et moi.

Fabien pleurait.

—Vous êtes encore meilleur que je ne le pensais, monsieur le comte, dit-il, comment vous paierai-je jamais !....

—Vous l'avez fait d'avance, n'en parlons pas. Mais avisons au moyen d'aller vite et bien.

—C'est facile. Si vous voulez commencer aujourd'hui même, nous le pouvons.

—Comment ?

—Les jours sont longs. Grand'mère arrive à Astarac, où Mme de Rhodes la retient tard et d'où vous nous ramenez vous-même en voiture tous les soirs à onze heures.

Argelles est donc désert toute la journée.

En allongeant le pas, nous y serons à une heure.

—Je comprends. Nous pourrions travailler jusqu'à sept, et être ici avant le souper qui n'a lieu qu'à huit.

—Précisément.

—Eh bien, marchons.

Une demi heure après, Jacques de Rhodes, installé dans l'ancienne bibliothèque du château d'Argelles, compulsait les actes, les papiers timbrés, les comptes et les billets.

—Il est sept heures, monsieur le comte, dit le jeune homme d'une voix timide, comme Jacques, travaillait plus fort que jamais.

L'armateur redressa la tête l'air un peu ahuri.

Les veines de son large front étaient tendues outre mesure, son visage pâle d'ordinaire était coloré.

—Sept heures, déjà ?.... répéta-t-il.

—Oui, entendez les cloches du village qui sonnent l'angélus.

Le sacristain part de chez lui seulement après que l'horloge a sonné, il est donc sept heures passées.

—Bien, alors dépêchons-nous. Demain nous reviendrons.

En arpentant les bois, les landes et les vignes qu'ils traversaient en droite ligne tous les deux, afin d'être arrivés plus vite, Jacques demanda au jeune marquis.

—Quel est le notaire de votre famille ?

—Maître Cappe.

—De Navailles ?

—Oui.

—Bien, j'irai chez lui demain.

Le lendemain, en effet, le comte de Rhodes se rendit dans la petite ville voisine.

Il connaissait Me Cappe, ayant eu plus d'une fois affaire à lui lorsqu'il avait voulu arrondir le domaine d'Astarac et racheter les diverses métairies, vendues une à une par les précédents propriétaires.

—Qu'est ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? monsieur le comte, demanda le tabellion avec cette grâce accueillante que l'on déploie vis à-vis d'un homme riche et considérable.

Jacques expliqua le but de sa démarche.

—Je suis devenu l'ami de la marquise d'Argelles, dit-il. Je voudrais essayer de mettre un peu d'ordre dans ses affaires. Est-ce possible et voulez-vous m'aider ?

—Mon concours vous est acquis, mais votre idée est chimérique.

—Pourquoi cela ?

—La marquise d'Argelles est la plus excellente femme de la terre, mais elle est d'un désordre.... qui n'a d'égal que son cœur. Aujourd'hui, Argelles vaut une centaine de mille francs, et encore !.... Et elle en doit trois cent mille au moins.

—Cependant, le domaine est considérable.

—Oui, mais en friche. Il faudrait disposer de capitaux que personne ne possède dans ce pays-ci pour le remettre sur pied.

—Et ses bois ?....

—Il en a pour de l'argent, c'est sûr. Mais qui diable voulez vous qui se mette à les exploiter, avec les difficultés de communication qui existent à Argelles ?....

Jacques réfléchissait.

—Les créanciers de Mme d'Argelles sont ils pressés ?

—Un surtout, M. Gaule, pour une bonne raison, c'est qu'il guigne le château qui lui plait.

—Que lui doit-on ?

—Cent et quelques mille francs.

—Et les autres ?

—Ceux-là, c'est une nuée, le pays tout entier. La pauvre femme ne s'est jamais occupée de rien, n'a jamais rien calculé, rien pesé. A mesure que les récoltes étaient moins abondantes et le rendement des terres plus petit, on empruntait un peu plus, le train de maison restant le même. C'étaient les fermiers, les bouchers, les boulangers, les marchands de grains, d'avoine.... ceux qui y commerçaient qu'on payait avec des billets.

Comme elle est très aimée, on l'a laissée tranquille jusqu'à ce jour. Mais quand va être affichée l'expropriation que demande le plus fort créancier, tout le monde lui tombera dessus à la fois. Ça ne peut tarder, M. Gaule étant résolu à le faire très prochainement.

Alors, il y aura un déficit considérable dans la liquidation, et Mme d'Argelles, qui est très honnête malgré son désordre, en mourra de chagrin.

Jacques n'avait pas interrompu le notaire.

—Voulez-vous me préparer un relevé exact des dettes de la marquise ? dit-il.

—C'est facile.

—Combien vous faut-il pour cela ?

—Huit jours environ.

—Bien, dans huit jours réunissez tous les créanciers quels qu'ils soient, mais sans leur dire le motif de cette convocation ; ils seront intégralement payés.

Le lendemain même Jacques parcourait dès l'aube les bois d'Argelles.

Ils étaient dans un désordre complet, mais couverts d'arbres magnifiques, surtout de chênes et de pins dont l'écoulement était facile pour les constructions maritimes.

Il n'y avait pas de route à portée, ainsi que l'avait dit maître Cappe; néanmoins, une rivière navigable qui coulait au fond de la vallée permettait d'aller rejoindre un chemin de grande communication qui passait à quelques dizaines de kilomètres.

Tout cela était une question d'avances, pas autre chose.

Le désordre des bois ne permettait pas de faire l'estimation exacte, mais, avec le coup-d'œil sûr de Jacques, il lui semblait que l'exploitation de la forêt devait payer les dettes de la marquise.

Le lendemain un créancier arriva essoufflé au château.

—Le bruit court dans le pays que vous voulez payer vos dettes, madame la marquise ! dit-il à la vieille femme.

Le coup de la première émotion passé, elle se ressaisit vite et le fit parler.

Elle apprit ainsi la visite de Jacques chez maître Cappe.

—Est ce vrai, cela, demanda-t-elle au comte dès qu'elle fut arrivée à Astarac, et de quel droit voulez-vous liquider notre situation ?

Il prit ses deux mains.

Du droit que m'a donné votre bonté pour Blanche, lui dit-il doucement. Si je vous ai permis de devenir sa mère et de la soigner comme telle, c'était à la condition d'être, moi, votre fils. Or, un fils peut-il laisser sa mère en péril ?

Elle voulut protester, étranglée d'émotion, éperdue de joie et de reconnaissance, mais trouvant dans sa fierté délicate le service au-dessus de ce qu'elle pouvait accepter.

—Je n'ai pas autant de mérite que vous le croyez, lui dit-il. Argelles renferme tout ce qu'il faut pour rétablir votre situation sans rien devoir à personne. Moi je ne ferai que vous avancer les fonds. Vous me les rendrez peu à peu. Cela vous ne pouvez pas me le refuser.

Alors sans lui laisser le temps de répondre, il lui expliqua ce que valaient les bois à son idée, et de quelle façon il entendait les exploiter.

—Demain même, lui dit-il, j'irai à Bayonne, je m'informerai des cours, je traiterai également une affaire si je le puis. Fabien m'aidera; c'est lui qui deviendra le contremaître de tous ces travaux.

—Il le fera, je me porte garant de lui.

—Il aura une dure besogne.

La marquise se récria.

—Il serait curieux, dit-elle, que mon petit-fils ne se donnât pas une peine énorme lorsque vous y mettez tant de grandeur, tant de générosité.

Après tout qu'est-ce que c'est que des bois à faire exploiter ?

—Il y a encore autre chose à tenter.

—Quoi donc ?

—J'ai l'intention de remettre toutes vos terres en état; je vais replanter vos vignes, refaire vos prairies, aménager l'eau qui est abondante partout, en un mot reconstituer votre domaine tel qu'il était jadis.

Elle protesta vivement.

—Ceci, je ne l'accepte pas, dit-elle, parce que nous ne pourrions jamais nous acquitter vis-à-vis de vous.

La terre à faire rapporter de nouveau, ce n'est pas comme les bois, elle ne paiera pas les débours de sitôt, elle.

—Aussi n'est-ce pas une avance dans les mêmes conditions que l'autre que je vous propose.

—Ah ! laquelle donc ?

—Dans ce pays de Béarn, de temps immémorial, les terres se donnent en métayage, c'est-à-dire à moitié.

Le cultivateur qui donne son travail a une part égale au maître qui possède le fonds. Je vous prends vos terres à ces conditions, moitié pour vous, moitié pour moi

—Mais....

—Taisez-vous, pas de mais. Je vous serai encore redevable puisque Fabien surveillera le tout.

Il fallut bien céder à M. de Rhodes, et moins d'un mois après, la forêt était pleine de travailleurs, tandis qu'une défonceuse à vapeur, arrivée de Bordeaux, retournait et labourait profondément les terres incultes et durcies depuis de si longues années sous l'intempérie des saisons.

Toutes les dettes avaient été payées à la stupéfaction du pays entier.

Mme d'Argelles, heureuse et tranquille, avait vu ses tourments s'en aller.

De son côté, Fabien reconnaissant, ainsi que l'avait espéré Jacques, avait entrepris sa tâche avec un enthousiasme sans nom.

Rien ne rebutait son courage.

Levé avant le jour, il était partout à la fois, dans la forêt, dans les champs, dans les jardins, il était devenu un contre-maître extraordinaire, faisant des miracles pour être digne de cette affection puissante et bienfaisante ; il suivait les conseils de Jacques, et il tâchait de s'inspirer de cet homme intelligent et fort, dans tous les actes de sa vie.

Tout l'hiver, tout le printemps, pendant que la famille de Rhodes était à Bordeaux ou en Grèce, ainsi que les médecins l'avaient ordonné à Blanche, il continua son travail et ses efforts.

C'était maintenant Mathieu Payloo qui le dirigeait, tandis qu'il passait les longues soirées à étudier les livres d'agriculture et de chimie agricole où Jacques lui-même avait puisé sa science.

Aux premiers jours de l'été, lorsque la famille revint dans les Pyrénées, Jacques fut étonné.

Fabien s'était fait le régisseur volontaire de son domaine à lui, il avait conduit aussi bien les ouvriers d'Astarac que ceux d'Argelles.

A ce métier, il s'était développé; il avait grandi ; sa joue était peut-être plus hâlée qu'autrefois, mais on sentait un sang plus généreux et plus pur courir sous sa pâleur ambrée.

A la vue de ses terres tenues comme elles ne l'avaient jamais été, des dépenses diminuées, malgré l'honnêteté incontestable de Mathieu Payloo, Jacques eut un éclair dans les yeux.

—Votre petit-fils est un garçon de cœur, madame la marquise, dit-il, je suis très content de lui.

—Est-ce qu'il ne vous doit pas encore plus que cela ? répondit la grand'mère, heureuse et contente.

—Entre amis, la comptabilité entre doit et avoir n'existe pas, dit Jacques avec un bon sourire. Et nous sommes amis, n'est-ce pas ?

—Certes !

—De mon côté, je vous annonce une bonne nouvelle.

—Touchant la vente des bois ?......

—Bien sûr. Je suis arrivé à obtenir à Bordeaux un tiers de plus qu'à Bayonne. Mes bateaux viendront les chercher eux-mêmes sur un point de la côte pas très éloigné d'ici.

Vendus de cette façon, vos chênes et vos pins vous donneront bien plus que je n'ai déboursé pour vous.

—Que Dieu vous entende, mais pour être sincère, je n'ai plus de doute. Un homme tel que vous porte bonheur à tout ce qui l'entoure.

La saison fut charmante.

L'hiver passé en Grèce avait fait un bien extrême à Mme de Rhodes.

Sa pâleur transparente s'était légèrement colorée; elle pouvait marcher sans être essoufflée, les vomissements de sang n'avaient plus reparu.

Mais aussi de quels soins, de quelles précautions Jacques ne l'entourait-il pas ?......

Blanche, avec sa douceur d'ange, se laissait faire, et obéissait aveuglément à son mari, quoique la vie, ainsi qu'elle la menait, ne fût pas une chose amusante.

Mais Jacques le demandait......

Sa santé l'exigeait....

Pour épargner une seule angoisse à ceux qui lui prodiguaient tant d'affection, que n'eut pas accepté Blanche ?...

Du reste, ses filles étaient pour elle une si grande source de joie et de consolation, qu'elle n'avait pas la force de se plaindre.

Diane, avec l'esprit de commandement qui était en elle, était devenue une maîtresse de maison idéale, à laquelle aucune surveillance, aucun soin n'étaient étrangers, et qui séduisait Jacques lui-même, par une énergie, une décision, un ordre auxquels sa merveilleuse intelligence seule pouvait se comparer.

Et avec cela, de quelle tendresse, de quelle douceur, de quels soins n'entourait-elle pas Blanche et Marguerite ?

Décidément, l'œuvre de son amélioration morale se poursuivait....

M. de Rhodes commençait à avoir confiance dans la protégée de sa femme, et lui témoignait sa satisfaction.

Mais ni les bonnes paroles de Jacques, ni les caresses de Blanche, ni la tendresse de Marguerite ne la grisaient, ni ne la faisaient sortir de la réserve triste, un peu froide, et en apparence pleine d'effacement et de dignité qui était celle de Mlle de Candales.

—Tu es ma sœur, lui disait quelquefois Marguerite en la couvrant de baisers.

—De mère, répondit un jour Diane avec un sourire de sphinx; mais pas de père.

—Tu calomnies papa.... il est trop juste pour ne pas t'aimer, même beaucoup....

—Plus tard.... mais M. de Rhodes est lent à se décider.

—Qu'est-ce ça fait si ça arrive ? Et alors, c'est pour toujours.

—Attendons-les ces jours heureux.

—Tu me désoles, tu n'y crois pas....

—Tu es un ange. Qu'est-ce que ça te fait ce que je peux penser ou croire ?....

Le sais je moi-même ?....

Ce qui est vrai, c'est que je dois beaucoup à M. de Rhodes, et que je paierai certainement un jour ou l'autre....

Le regard involontaire dont elle accompagna ces mots, surpris au passage par Marguerite, la fit tressaillir.

—Comme tu prononces ces paroles, balbutia-t-elle presque frémissante... Que veux-tu donc dire ?.... Tu me fais peur !....

La physionomie de Mlle de Candales était redevenue plus douce que celle d'un ange.

—Quoi ? dit elle. Qu'est-ce qui te passe par la tête ?....

Vraiment, tu rêves !....

Comprends donc mes paroles telles qu'elles sont, ni plus ni moins. Je dois beaucoup à ceux qui m'ont recueillie et élevée. Je leur prouve et leur prouverai ma reconnaissance en tâchant de me rendre utile dans leur maison : quoi de plus juste ?

—Mais on t'aime dans cette maison, et tu y es considérée comme une fille.

Sous sa paupière abaissée, Diane éteignit la flamme de son regard.

—Vous êtes tous assez bons pour cela, dit-elle d'une voix mielleuse. Moi je connais mon rôle, et tel qu'il est j'en suis heureuse.

Marguerite se suspendit au cou de son amie.

—Mais je t'adore, dit-elle, en la couvrant de baisers, et, je le répète, tu es ma sœur !....

En effet, Mlle de Rhodes avait la nature la plus sincère, la plus loyale, la plus droite que l'on puisse rêver.

Avec l'honnêteté rigide de son père, elle possédait la douceur et la tendresse charmante de sa mère.

Elle était croyante par nature, et les bons sentiments avaient un accès facile dans son cœur, parce que, incapable d'une mauvaise pensée, d'un calcul ou d'une trahison, elle ne les soupçonnait pas chez les autres.

Sa nervosité extraordinaire et son état maladif lui donnaient une sensibilité excessive, une sensibilité qui lui faisait tout ressentir comme personne.

Elle adorait la musique, et Jacques était obligé de la supplier de ne pas jouer; certaines mélodies la faisait presque tomber en extase.

Telle qu'elle était, elle quittait à peine Blanche ; et tandis que Diane dirigeait la maison, Marguerite tenait compagnie à sa mère, la distrayait, l'accompagnait dans les courses que l'on permettait à Mme de Rhodes.

Du reste, l'air si chaud et si pur de l'Archipel lui avait fait autant de bien qu'à la malade.

A Corfou, où elles avaient passé trois mois, il n'y a jamais d'hiver.

L'atmosphère y est d'une sérénité presque fatigante.

De temps en temps, un nuage voyageur peut passer au-dessus des sept îles Ioniennes, mais il ne s'y arrête jamais.

Au milieu des jasmins et des lauriers-roses de cette contrée, tandis que les joues de Blanche se remplissaient un peu, que les sillons creusés par la maladie sur son joli visage disparaissaient, que l'auréole de ses noirs cheveux n'entourait plus un front de morte, Marguerite, de son côté, s'était développée.

Rien n'était élégant et joli comme cette mince fillette blonde, aux yeux d'azur naïfs et droits, élégante comme un lis à la frêle tige un peu longue.

L'été, Mme de Rhodes revenait à Astarac où l'air pur des montagnes consolidait la guérison commencée dans l'Archipel.

Là, elle retrouvait sa vieille amie, Mme d'Argelles, qui l'entourait de soins exquis, tandis que les deux fillettes retrouvaient également Fabien, leur compagnon et leur ami, avec lequel elles parcouraient le pays, courant, chantant, riant comme de vrais enfants qu'ils étaient, les uns et les autres, aussi purs de cœur que de pensées.

Tous ?....

Peut-être pas !....

Que se cachait-il derrière le front impassible de Mlle de Candales ?

Quelles aspirations, quels désirs s'agitaient sous ce visage aux lignes magnifiques et un peu dures, comme celles des belles statues de la déesse sa patronne ?

Pourquoi ces prunelles de velours, insondables et noires s'allumaient-elles parfois de fugitives et brûlantes flammes ?....

Marguerite, dans sa pureté d'ange, ne voyait point les regards d'amère jalousie, de haine inassouvie dont Diane l'entourait parfois......

Et quant à Fabien, cette beauté troublante et irrésistible ne lui disait encore rien, le laissait jusque là froid, indifférent et paisible.

A son cœur qui n'avait pas encore battu, à sa pureté d'adolescent que les passions mauvaises n'avaient pas encore troublée, Diane ne parlait pas.

C'était Marguerite, avec sa gracilité adorable, ses prunelles naïves, d'azur comme le ciel, ses blonds cheveux dont un large ruban bleu contenait mal la mousse d'or, envolée au moindre souffle; c'était Marguerite avec sa pureté, son charme, sa grâce d'enfant qui devient jeune fille, qui était sa préférée, sa grande faiblesse, sa prévenance continuelle.

Diane n'en paraissait point inquiète, au contraire.

Et chaque matin, c'était avec une bonne grâce qui ravissait tout le monde qu'elle allait elle-même cueillir les bouquets que le jeune marquis offrait à sa petite lors de son réveil; ou bien les fleurs qu'il effeuillait sur sa serviette à table.

IX
DEUX AMOURS.

Cette vie idéalement heureuse dura quelques années.

Chez Jacques de Rhodes, les affaires prospéraient toujours.

Au château d'Argelles également le bonheur semblait s'être établi en maître.

L'exploitation de la forêt allait si vite et si bien que le comte de Rhodes était presque remboursé.

Les terres remises en état commençaient à donner des résultats magnifiques.

La vie était redevenue large et confortable à Argelles, exempte des soucis et des tourments qui avaient tant agité la pauvre vieille marquise.

Celle-ci, corrigée de sa négligence, par la dure épreuve où l'honneur de sa maison avait failli sombrer, écoutait les conseils de l'armateur et ne faisait plus de dettes.

Scrupuleusement, tout était payé comptant.

Le plus difficile, en effet, était maintenant de ne pas aller trop vite, de bien administrer cette fortune reconquise, de ne pas sombrer de nouveau dans la crise redoutable que traverse l'agriculture depuis de longues années déjà.

Mais Jacques de Rhodes était passé maître dans toutes ces questions, et Fabien, dont il s'occupait comme s'il eut été son fils, pouvait-il, sous sa direction intelligente, ne pas prospérer également ?

C'est ce qui arriva.

Le jeune marquis, pour atteindre ce but ne négligea, il faut l'avouer, ni l'activité, ni les soins, ni les fatigues.

Une seule époque de l'année le payait des peines et des efforts qu'il prodiguait soit à Argelles, soit à Astarac, dont il s'occupait autant que de son propre domaine; c'était les mois bénis où la famille de Rhodes venait habiter les montagnes.

De gros points noirs, cependant, menaçaient l'horizon de M. de Rhodes.

Les forces de Blanche ne revenaient pas aussi vite qu'on l'eut voulu.

Elle n'avait point eu de nouvelles crises, ni de ces secousses capables de l'emporter en quelques jours, mais sa santé était toujours chancelante.

Marguerite, de son côté, n'était pas forte.

Les plus grands médecins de Paris avaient recommandé, plus que jamais, de lui éviter toute émotion; à chaque instant, pour une joie, pour une contrariété, moins que cela même, pour une porte fermée violemment, son cœur battait à coups précipités comme s'il eût voulu briser le corps élégant et frêle qui l'enfermait.

Au milieu de toutes ces choses, Diane continuait à être parfaite, d'un effacement et d'une douceur que rien n'altérait.

Seulement, depuis son dernier séjour en Grèce, elle était plus silencieuse, plus sombre, plus recueillie.

A quoi attribuer cela ?....

Voici ce qui s'était passé.

Fabien était venu visiter les dames de Rhodes à Corfou, et, sous les lauriers-roses dont les fleurs parfumées les inondaient de leurs pétales effeuillées, Marguerite et lui avaient fait de longues promenades deux à deux, seul à seul.

Au retour, Blanche souriait, trouvant sa fille plus fraîche, plus belle, plus reposée qu'à l'ordinaire, puis, voyant du bonheur plein ses yeux, elle se disait :

—Quel autre l'aimera plus saintement, plus religieusement que celui-là qui doit tout à Jacques ?

Et Marguerite, à laquelle on avait permis la musique, trouvait sous ses doigts, le soir, des mélodies qui disaient à Blanche et à Fabien ce que son innocence n'avait peut-être pas encore deviné elle-même.

Elle avait rencontré à Corfou un de ces harmoniums où l'âme parle, en des accents aussi larges et aussi beaux que ceux du violoncelle, et sur cet instrument elle traduisait les impressions encore confuses de ses premières tendresses d'enfant naïve et ignorante.

Ces soirs-là, tandis que Blanche pressentait l'avenir tout rose, très heureux pour sa fille: que Fabien, honnête et timide, en rêvant aux étoiles commençait à voir dans son cœur une image très blonde et très délicate s'imprimer peu à peu, Diane de Candales avait l'habitude de se réfugier dans un coin obscur de la véranda d'où elle surveillait sans être vue tout ce qui se passait au salon.

—Est-ce qu'il va l'aimer ?.... se dit-elle un jour où elle avait surpris Fabien rougissant en extase devant Marguerite.

Elle devint pâle de rage et continua, se parlant à elle-même.

Devant moi.... en ma présence.... il irait vers elle, et me la préférerait.... cette lymphatique et pâle mauviette aux trois quarts poitrinaire !.... Oh ! ce serait trop fort !....

Où je suis, je dois être seule !.... Nous verrons bien, monsieur de Rhodes, si mon tour à moi aussi ne viendra pas !....

Avec un effrayant regard qui enveloppa tous ceux qui l'avaient élevée et aimée, elle ajouta :

—Il y a assez longtemps que je l'attends, ce jour-là, pour qu'il arrive enfin !

Et elle eut cependant la force de rester la même.

Mais à Bordeaux où elle vint avec Mme de Rhodes et sa fille quelques mois après, tout le monde fut frappé de la transformation qui s'était opérée chez Mlle de Candales.

Que s'était-il passé pour qu'elle changeât ainsi ?

On avait vu partir une jeune fille, jolie à coup sûr, mais qui était un peu comme toutes les jeunes fillettes de son âge, adorables dans l'aube de leur jeunesse et le premier développement de leur grâce.

Et l'on voyait une vraie femme, au charme bizarre et extraordinaire, au fin visage pâle d'une beauté saisissante, aux yeux sombres et si beaux que tous ceux sur lesquels se fixaient ses ardentes prunelles, se sentaient troublés jusqu'aux entrailles.

Qu'est-ce qui lui donnait cette beauté souveraine qu'on ne lui connaissait pas et qui bouleversait ?....

Qu'est-ce qui avait mis sur ses lèvres au sourire de sphinx, dans ses yeux de velours noir, sous la frange de ses bruns cheveux arrivant jusqu'aux sourcils, cette expression de tristesse désenchantée, d'énergie et de douceur, de volupté et de hauteur si troublante, si profonde, si singulière ?....

Impossible de l'analyser.

On revint à Astarac, plus tôt cette année-là que d'habitude, les chaleurs étant très hâtives à Bordeaux.

Jamais Diane n'avait apporté autant d'activité à ses devoirs de maîtresse de maison, à la surveillance des domestiques, du linge, du ménage, de tout ce dont elle avait accepté la direction volontaire, et qu'elle administrait comme personne.

Cette intelligence, jointe à sa bonté voulue, et à son continuel effacement, l'avaient tout à fait réconciliée avec M. de Rhodes.

C'était à elle qu'il donnait les ordres compliqués à faire exécuter ; elle qu'il chargeait des choses difficiles ; sur elle qu'il comptait pour soigner Blanche, pour veiller sur Marguerite, lui envoyer, durant ses absences, des nouvelles de toutes les deux.

—La douceur de ma chère sainte a fait un miracle, se disait-il très heureux. En partant, elle laissera ici-bas une parcelle de son âme et de ses vertus dans le cœur de Diane !....

Lorsque Jacques de Rhodes était au château, Mlle de Candales ne sortait jamais qu'avec Marguerite ou sa mère, consacrant tout le reste de son temps à l'intérieur de la maison.

Mais quand les nombreuses occupations de l'armateur le rappelaient à Bordeaux, c'était différent.

Aussitôt qu'elle voyait Mme de Rhodes se diriger vers les pins où elle allait s'asseoir à côté de Marguerite pour saturer ses pauvres poumons malades de leurs senteurs balsamiques, Diane, coiffée d'un grand chapeau de paille, un panier au bras, partait seule dans la campagne.

Ceux qui la rencontraient trottant ainsi par les chemins, la saluaient très bas, et avec un grand sentiment d'admiration se disaient :

—Voilà la demoiselle du château qui s'en va porter des provisions chez quelque pauvre....

Elle y allait en effet.... mais seulement lorsqu'on la voyait, et qu'elle ne pouvait faire autrement.

Le plus souvent, le vin et la viande restaient dans le panier, et Diane étendue sous quelque chêne, sur le chemin qui allait d'Astarac à Argelles, passait des heures, les yeux fixes, le visage glacial, la narine frémissante, avec une physionomie très dure, presque méchante, point rassurante du tout.

Annette Castarède, demeurée sa servante fanatique et dévouée, s'avisa de lui demander un jour :

—Mais enfin, ma Diane, que faites-vous là des après-midi entières, sans livre ni travail, aussi immobile que si vous cherchiez à voir courir le vent ?

Elle la regarda de ses yeux subitement allumés comme des braises, et lui répondit :

—Est-ce que tu t'occupes de mes affaires, par hasard ?

Tâche de te taire, n'est-ce pas ? Ou, foi de Candales, je te chasse sans pitié.

Et l'excellente femme qui l'adorait autant qu'elle aimait son fils, aujourd'hui employé de commerce chez Jacques de Rhodes, se taisait en effet, tant elle avait peur que sa terrible maîtresse mît sa menace à exécution.

Mais un jour Fabien, à son tour passa devant le tertre de gazon où Diane à moitié étendue, rêvait si longuement, si étrangement.

Elle était vêtue d'une simple robe d'andrinople rouge qui faisait admirablement ressortir la matité chaude de son teint, et la profondeur magnifique de ses beaux yeux sombres.

Ses cheveux, en tombant jusque sur ses sourcils, doublaient encore, si c'est possible, l'éclat presque insoutenable de ses prunelles aussi brillantes que deux étoiles par la plus orageuse des nuits d'été.

Le bord de sa robe, légèrement soulevé laissait voir un pied où se retrouvait le plus pur de la race espagnole, souvent alliée aux familles de la frontière pyrénéenne

Ses bras à moitié nus qui étaient relevés en arrière au-dessus de sa tête légèrement renversée contre un arbre immense donnèrent le vertige à l'austère Fabien.

Jamais, à côté de la pureté angélique de Mlle de Rhodes, le jeune marquis n'avait remarqué cette fleur éclatante et superbe, dont le parfum capiteux subitement le grisait.

Il lui sembla qu'il voyait Diane pour la première fois, et il sentit son cœur se mettre à battre tout à coup comme une horloge dont on vient d'enlever le balancier.

Elle s'aperçut très bien de ce trouble, car rien ne lui échappait, et une immense joie, la joie de l'esprit du mal qui voit son œuvre commencer, entra en son cœur.

—Tiens, vous voilà Fabien ! fit-elle avec un étonnement admirablement joué. Où donc allez-vous ?

Il balbutia n'osant, pour la première fois, avouer ses visites ordinaires à Marguerite.

—Je vais visiter un chantier de bûcheron au bois de la Rive, dit-il tout balbutiant.

Elle éclata d'un rire frais et jeune où, dans la pourpre de ses lèvres, ses dents humides apparurent semblables à de petits cailloux blancs enchâssés dans du corail rose.

—La Rive ! fit-elle, vous lui tournez le dos !....

Fabien eut un geste d'impatience.

—Et vous, dit-il un peu durement, que faites-vous là ?

—J'attends !.... répondit-elle avec son sourire de sphinx.

—Qui ou quoi ?

—Quoi ?.... Le bonheur. Qui ?.... Vous, peut-être....

Elle l'enveloppa d'un si chaud regard qu'il chancela, ébloui.

—Dites-vous vrai, demanda-t-il subitement affolé, ou vous moquez-vous ?

Sans lui répondre elle se leva, s'étira comme une chatte engourdie et, d'un joli mouvement très élégant, elle enleva le peigne de ses cheveux qui la couvrirent aussitôt de leurs boucles d'ébène comme une immense crinière sombre et parfumée.

Puis naturellement, elle reprit les ondes rebelles dans ses mains presque trop petites pour les contenir, plaça son chapeau entre ses genoux rapprochés, et élevant ses bras au dessus de sa tête par un geste qui en la faisant ressembler à la plus élégante des amphores romaines, mettait en relief son buste adorable, elle tordit ses cheveux et les rattacha de nouveau avec le peigne, sur le sommet de la tête.

Alors, elle reprit son chapeau entre ses genoux, le plaça sur sa tête un peu en arrière, l'assujettit avec une longue épingle, et secouant ses vêtements :

—Là, dit-elle avec un calme extraordinaire, comme si elle n'avait ni vu les yeux de Fabien qui la dévoraient, ni entendu sa dernière question, je suis prête.

Voulez-vous que je vous accompagne au château ?....

—Puisque je n'y allais pas....

Elle haussa les épaules.

—Pourquoi mentir ?.... dit-elle.

—Je vous assure....

—Ne continuez pas. Vous y viendrez désormais encore plus, voilà tout.

Elle se suspendit à son bras, le frôlant, l'enivrant, l'affolant.

—Ne me répondez pas, dit-elle, ne parlez pas. Il y a des moments où c'est si bon de se taire.

—Quand le cœur parle trop fort, n'est-ce pas ?....

—Précisément.

Il se tut en effet.

Jamais route ne parut si courte à Fabien.

—Je n'entre pas aujourd'hui, dit-il lorsque la grande grille d'Astarac dessina au loin son profil magnifique sous les futaies grandioses de la cour d'honneur.

Elle le regarda en face, avec une volonté qui devait s'imposer à la faiblesse et à l'indécision naturelles du jeune homme.

—Pour cette après-midi, dit-elle, je vous permets d'être lâche tant que vous voudrez. Mais demain, ce sera différent. Il faudra reprendre votre vie et vos habitudes ordinaires.

—Mais pas mes promenades du soir avec Marguerite ! je suppose ?

—Surtout cela.

—Je ne le pourrai pas....

Elle s'arrêta fort surprise et une expression un peu dédaigneuse apparut sur son fin visage.

—Ah ! fit-elle, qu'y a-t-il donc entre vous ?.... Et que faisiez-vous alors tous les deux le soir en la ramenant au château.

Il rougit violemment sous la crudité méchante de ces paroles autant qu'à la pensée de voir Marguerite, si blanche, si pure, effleurée d'un seul soupçon.

—J'aime Marguerite comme on aime la sœur la plus respectée et la plus vénérée, dit-il.

Un éclair passa dans les yeux de Mlle de Candales.

—Eh bien ! dit-elle, vous continuerez à l'aimer de la même façon.

Vous la dorloterez, vous la promènerez comme un frère, car ces promenades sont utiles à sa santé.

—Mais....

—Pas de mais, je le veux.

Pour commencer, ce soir même, quand elle ira jouer de l'orgue à l'église du village, vous y serez comme à l'ordinaire. Seulement je me trouverai dans la chapelle la plus obscure, moi aussi. Nous causerons plus sérieusement que sur la grande route, si vous voulez. Et lorsque Marguerite s'en ira vous l'escorterez, tandis que moi je saurai bien disparaître d'un autre côté, sans être vue.

Il hésitait.

Ils étaient sous un bouquet d'arbres fort abrité par une haie gigantesque d'un côté, par un champ de blé très haut de l'autre.

D'un mouvement spontané, impossible à prévoir, elle entoura de ses deux bras le cou de Fabien et appuya ses lèvres sur le visage du jeune homme.

—Je le veux ! dit elle très bas.

Quand le marquis eut la force de ressaisir sa pensée, arrêtée subitement avec les battements désordonnés de son cœur, Diane avait disparu.

En vain regarda-t-il de tous les côtés. L'horizon limité par le champ et la haie n'était pas étendu.

Il courut vers une petite éminence, y grimpa, et les yeux abrités par ses mains ouvertes, il fouilla la campagne de tous les côtés.

Mlle de Candales avait marché vite, car il aperçut un coin de robe rouge d'abord, puis bientôt il distingua son grand chapeau et l'ondulement gracieux de son corps souple, arrivant à la grille.

—Mon Dieu ! dit il, que je ne sois ni ingrat ni déloyal !.... Mais protégez-moi, car je suis fou !....

Marguerite de Rhodes menait à Astarac la vie d'une petite sainte.

Le matin, tandis que Blanche dont les nuits étaient pénibles et mauvaises se reposait jusqu'au moment du déjeuner, elle se rendait chez tous les pauvres du voisinage, visitant les chaumières, connaissant la plus petites misères, soignant les malades, enseignant à lire aux enfants qui l'adoraient.

Quelquefois elle partait seule à cheval afin d'aller plus vite ou plus loin, et ces courses dans l'air pur des montagnes lui faisait un bien infini, tandis que la poésie calme et magnifique de ces vallées fécondes, de ces paysages uniques au monde, allait à sa nature délicate, la ravissait, lui faisait éprouver des sensations profondes d'un charme extraordinairement doux.

Dans la journée, elle se consacrait tout entière à soigner Blanche, à qui elle tenait compagnie sous les pins avec la marquise d'Argelles, qui ne quittait presque pas la malade.

Et tandis que la vieille grand'mère, de ses doigts tremblants, tricotait plus que jamais ses gros bas de laine pour ses pauvres, Mlle de Rhodes de son côté confectionnait les brassières, les chemises, les robes qu'elle allait distribuer le lendemain matin à ses petits amis de la montagne.

Jacques lui avait fait cadeau d'un orgue admirablement beau, à double expression, un de ces magnifiques instruments sur lesquels toute mélodie charme et va au cœur, comme sur le plus parfait des violoncelles. Par son ordre, on l'avait porté à l'église du village.

Le soir, tandis que la marquise restait dans l'intérieur du château avec Blanche, à laquelle l'air de la nuit était défendu, pendant que Diane s'occupait de l'office et de la maison, Marguerite allait seule dans la vieille église.

A continuer.

Calino a entendu parler du projet d'impôts sur les produits pharmaceutiques.

Un de ses amis le rencontre.

—Diable ! mon cher Calino, vous avez l'air d'un déterré ! Vous êtes malade ?

—Non, mais voici la sixième purgation que je prends depuis six jours, et vous comprenez...... Dame ! mes moyens ne me permettront plus l'huile de ricin quand on taxera l'impôt.

AMUSEMENTS.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Mme D. BIDWELL, Propriétaire et Directrice. A. ROIG, Gérant.

Engagement extraordinaire.

Commençant Dimanche, 7 décembre. Matinées mercredi et samedi.

La célèbre pièce de Denman Thompson,

THE OLD HOMESTEAD !

Présentée ici avec le même soin de détail que caractérise les pièces de M. Thomson à l'Académie de Musique, New York, où la pièce est dans sa quatrième saison.

Prochaine attraction—THE LITTLE TYCOON

6 déc—

THEATRE ST-CHARLES.

Mme D. Bidwell...... Propriétaire et directrice. A. Roig...... Gérant.

Semaine Commençant Dimanche, 7 décembre. Matinées mercredi et samedi.

Magnifique production nouvelle de la comédie-drame émouvante et réalistique

LOST IN NEW YORK

Une vaste rivière de véritable eau. Un vrai bateau, marchant à toute vitesse. Deux wagons remplis de magnifiques décors, Gramercy Square, la rivière de l'Est au clair de la lune, l'Asile des Aliénés de l'Ile Randall, etc.

Donné avec le grand programme Métropolitain.

Dimanche, 14 déc—LILLY CLAY. 6 déc—

ROBINSONS MUSEUMS THEATRES

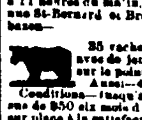
Changement complet de curiosités et de spectacles. M et Mme Shields. Le capitaine Baldwin. Transformation de cocons. Mercredi jour de souvenirs pour les dames. Samedi jour de cadeaux pour les enfants. Théatre No 1—Sandford & West Co. Théâtre No 2—Nichol's Combination. 7 déc—

VENTES A L'ENCAN.

PAR JAS P. GUINAULT.

Belles vaches laitières.

PAR JAS P. GUINAULT, Encanteur.—Bureau: Bienville et Passage de la Bourse—MERCREDI, 10 décembre 1890, il sera vendu, à 11 heures du matin, à l'encoignure de l'Avenue St-Bernard et Broad, à l'écurie de P. Barbaze—



35 vaches laitières, une vingtaine avec de jeunes veaux et les autres sur le point de vêler.

Aussi—4 chevaux et deux wagons.

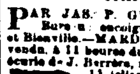
Conditions—Jusqu'à $50 comptant, et au dessus de $50 six mois de crédit en billets endossés sur place à la satisfaction du vendeur.

7 déc—

VACHERIE.

Vente à l'Ecurie de Barrère, le vendeur se retirant des affaires.

PAR JAS. P. GUINAULT, Encanteur.—Bureau: encoignure Passage de la Bourse et Bienville.—MARDI, 9 décembre 1890, il sera vendu, à 11 heures du matin, avenue Carrollton, écurie de J. Barrère, rue Cypress



11 jolies vaches laitières plusieurs fraîches en lait et les autres pleines très avancées.

3 bons chevaux

1 wagon (4 roues). 1 charrette à lait, les ustensiles de la vacherie.

1 lot de foin et 1 lot coton.

8 cochons, une cinquantaine de volailles.

Conditions—Comptant. La clientèle sera donnée au plus fort acheteur. L'écurie sera offerte à louer. 7 déc—

PAR HOEY & O'CONNOR.

VOITURES, CHEVAUX Corbillards, Tally-Ho's,

Carosses, Harnais, Coffres-forts de Bureau et Desks, etc., à l'encan.

Dans l'affaire de l'interdiction de Thomas W. Bechsch,

No 30,416—Cour Civile de District, paroisse d'Orléans—Division E.

PAR HOEY & O'CONNOR — Nicholas J. Hoey, encanteur—Bureau, 17 rue Carondelet—LUNDI, 8 décembre 1890, à 10 heures 30 minutes du matin, en vertu d'un ordre de l'Honorable Albert Voorhies, juge de la Cour Civile de District, paroisse d'Orléans, Division E, en date du et signé le 21 novembre 1890, sur les lieux, 273 rue Magazine, entre Poeyfarré et Calliope il sera vendu à l'encan les effets mobiliers ci après décrits, d'après un inventaire enregistré:

1 corbillard Cunningham pour adultes.
1 corbillard d'enfant de la fabrique Cunningham.
1 corbillard Cunningham.
2 voitures Cunningham.
2 voitures Miller.
2 voitures Hincks & Johnson.
1 wagon Tennessee.
1 wagon (Delivering).
1 Buggy, 2 Tally Ho's

Une paire de chevaux noirs, une paire de chevaux serrel, une paire de chevaux gris, une paire de chevaux bai, un cheval, 4 jeux de harnais;

Et immédiatement après, dans l'entrepôt à l'arrière de la maison 271 rue du Camp

1 cercueil bronze et support (stand).
1 cercueil couvert de drap noir avec couverture métallique et dessous (stand).
Un stand ag desk. 1 desk de bureau. 1 grand coffre fort en fer. 1 petit coffre fort en fer. 2 rangs d'enterrement, 2 piédestaux, 3 jeux de folding stools, 2 cooling boards.
20 cercueils imitation bois de rose.
1 cercueil métallique blanc avec vitre.
7 cercueils métalliques, grandeurs assorties.
8 cercueils drapé de noir, grandeurs assorties, une vitrine avec dessous (stand). 1 petit cercueil métallique 7 cercueils en bois de pin, 12 boîtes pour expédition

Conditions de la vente—Cash, tant avant livraison.

26 nov—26 29 30—déc 6 7 8

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de propriété du Second District.

Abel Dreyfous vs Jules E. Soudain et als.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans—No 31,443—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles entre Gravier et Commercial Place, dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 10 janvier 1891, à midi, de la propriété ci après décrite, à savoir:

Un certain terrain ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé dans le deuxième district de cette ville, carré d'îlot formé par les rues Toulouse, St Louis, Bourgogne et Remparts, mesurant trente pieds de façade rue Toulouse, sur cent cinquante pieds de profondeur.

Etant la même propriété que feu Jules Soudain avait achetée de Mlle Julia Soudain par acte exécuté en mon étude, Félix J. Dreyfous, notaire, le 12me jour de septembre 1887.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

CHAS. W. DROWN, Shérif Civil pour la paroisse d'Orléans.

8 déc—8 15 22 29—janv—5 10

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente du contenu et installations, etc., d'un Club Room de première classe, Pool et Table de Billard, etc.

Peter Jung vs Orleans Club.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 31,418—En vertu d'un writ de saisie provisoire à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci dessus, et par consentement des parties intéressées, je procéderai à la vente à l'enchère publique, au local ci-après désigné, le MERCREDI, 10 décembre 1890, à 10 heures A. M., de la propriété ci-après décrite, à savoir—

Au local connu comme le "Orleans Club," rue Magazine, entre l'avenue de la Louisiane et la rue Toledano.

Le contenu en entier du dit local, consistant de meubles, etc., qui sont ordinairement dans une salle de club, telles que tables, tables de jeux, chaises assorties, canapés, buffet, lavabo, ameublement de salon, nattes, abat jours, rideaux, vaisselles, verrerie, installations de gaz, etc., d'après un inventaire enregistré, aussi, 1 pool table, 1 table de billard,

Le tout presque neuf.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

CHAS. W. DROWN, Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.

6 déc—6 7 8 9 et 10

Association de l'Opéra Français, Limité.

Nlle-Orléans, 30 novembre 1890.

Conformément à l'article 4 de la charte, avis est par le présent donné qu'une élection de neuf directeurs pour l'année courante, sera tenue par les actionnaires de cette Association, lundi, 8 décembre, 1890, au No 190 rue de la Commune, de midi à 2 heures de l'après-midi.

G. W. NOTT, Secrétaire.

30 nov—30 au 8 déc.

New Orleans Insurance Association.—No 26 rue du Camp.—Nouvelle-Orléans, 4 décembre 1890—Conformément à la Section 2 de l'Article 6 de la Charte, une élection pour douze Directeurs pour servir pendant l'année suivante sera tenue au bureau de l'Association le LUNDI, 22 courant, de 11 heures A. M., à 2 P. M.

GEO. LANAUX, JR., Secrétaire

5 déc—5 au 22 inc

NOUVELLE-ORLÉANS, 4 décembre 1890.

Avis est par le présent donné qu'à une assemblée générale des actionnaires de la Compagnie d'Assurance Hibernia de la Nouvelle-Orléans Ltée, tenue au bureau de la compagnie le 2 décembre 1890, conformément aux exigences de l'Acte 24 de l'Assemblée Générale, Etat de la Louisiane, de l'année 1890, avis ayant été donné en temps et lieu, le fonds capital de cette compagnie a été réduit à sa valeur réelle, à savoir, $217,760 00. Et avis est de plus donné, qu'à un meeting régulièrement convoqué après due notice, les actionnaires ont procédé à prendre en considération et ont adopté les amendements suivants à la charte de la compagnie, à savoir:

ARTICLE III, SECTION 1.

Amendé en biffant à la septième ligne les mots "vingt cinq" et en insérant à la place, de ceux-là, le mot "dix".

ARTICLE IV, SECTION 1.

Cette section sera changée de la façon suivante:

"Le Fonds Capital de cette compagnie est par le présent fixé à deux cent mille ($200,000) piastres, divisé en deux mille actions de cent piastres chacune, dont le tout est payé en plein."

Que conformément à la décision ci-dessus relativement le Fonds-Capital et nombre d'actions, de nouveaux certificats de stock seront émis aux Actionnaires dans la proportion d'une action pour chaque [illegible] Par ordre [illegible] Président.

5 déc—30 [illegible]

L'ABEILLE
DE LA
Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN,

—AVEC UNE—

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

—LE—

SAMEDI MATIN

—ET—

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

L'Edition hebdomadaire, réunissant en un seul numéro toutes les nouvelles de la semaine, compte beaucoup d'abonnés et de lecteurs en Europe.

BUREAUX ET ATELIERS,

No 73 RUE DE CHARTRES

Entre Conti et Bienville.

ABONNEMENTS

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Un mois	25

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ABEILLE,

Fondée le 1e septembre 1827 est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales :

Des dépêches télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'étranger.

Un Bulletin maritime,

Une liste des navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans,

Une liste des navires dans le port de la Nouvelle-Orléans,

Un Bulletin Financier,

Un Bulletin Commercial,

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer.

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

BUREAUX ET ATELIERS

73.... CHARTRES....

ASSURANCES.

Conformément aux Règlements de sa Charte, la

Compagnie d'Assurances de la Nlle-Orléans.

Publie l'état de situation suivant de ses affaires du 1er janvier au 31 décembre 1889.

Primes reçues durant l'année finissant le 31 décembre 1889, comprenant les primes non-acquises de l'année précédente:

Primes d'incendie	$167,086 12	
Primes de rivières	2,163 68	
		$169,249 81
A déduire—		
Primes non acquises pour 1889	$66,080 32	
Primes remboursées et commission	19,807 60	
Réassurances	5,436 47	
		$91,272 59
Primes nettes acquises		$107,977 22
A ajouter—Intérêt, loyers et sauvetage		$17,936 38
Revenu net		$125,914 66
A déduire—		
Pertes d'incendie de 1889	$49,806 48	
Pertes de rivières de 1889	364 96	
Pertes encourues et payées en 1889	$48,864 48	
Taxes de l'Etat et de la ville, Board of Underwriters Babcock et Salvage Corps, dépenses générales et salaires	26,735 59	
		75,600 02
		$49,314 08
A déduire—		
Pertes ajustées, non ajustées et dividendes non réclamés	$5,396 35	
Bénéfices bruts pour 1889		$43,917 78
Moins—Pertes encourues en 1888 et payées en 1889		19,967 41
Bénéfice net au 31 décembre 1889		$23,950 37

ACTIF.

Argent dans les banques	$12,906 48
Primes en cours de collection	21,443 34
Bons de la ville de la Nlle-Orléans, bons à primes, consolidés 4 pour cent de l'Etat de la Louisiane, un St. Bernard Steam Fire Company, un Bataillon Washington Artillery	151,223 40
Metairie Cemetery Association, New Orleans Cotton Exchange et New Orleans Gaslight Company	32,990 00
Billets hypothécaires, 1ère hypothèque sur propriétés foncières valant le double du montant	33,396 11
Prêts sur demande garantis par titres valables	41,229 42
Billets à recevoir pour primes	3,854 77
Propriétés foncières et meubles de bureau	70,907 88
Warrants de l'Etat	32 00
Débiteurs divers	1,834 92
	$370,473 02
Intérêt accru en 1889 sur billets hypothécaires et prêts	1 306 90
Actif total	$371,779 91

Actif comme ci-dessus $371,779 91

PASSIF.

Pertes ajustées et non ajustées	$5,110 00	
Dividendes non réclamés	286 35	5,396 35
Surplus en vue des porteurs de polices		$366,383 66

L'état ci-dessus est une copie exacte et vraie des livres de la Compagnie.

[Signé] J. TUYES, Président.
JOS. A. HINCKS, Secrétaire.

Fait et signé sous serment pardevant moi, ce 16e jour de janvier, 1890.

[Signé] N. B. TRIST, [Sceau,] Notaire.

DIRECTEURS.

Manuel Abascal,	H. Laresmini,
S. J. Bobet,	P. Pouts,
Jules Andrieu,	G. Pitot,
H. Gally,	Ad. Schreiber,
S. Gumbel,	C. E. Schmidt,
J. W. Hincks.	J. Tuyès.

THE FIREMEN'S INSURANCE COMPANY
OF NEW-ORLEANS.

(Compagnie d'Assurances des Pompiers de la Nlle-Orléans.)

Bureau: No 49 rue du Camp.

QUINZIEME ETAT DE SITUATION ANNUEL.

CETTE Compagnie, conformément à l'Article 12 de sa Charte publie l'état suivant de ses affaires durant l'année finissant le 31 décembre 1889.

Primes reçues pour risques d'incendie		$ 86,907 46
Ajoutée: primes non expirées pour 1887	$21,907 61	
Sauvetage et profits et pertes	1,689 29	23,596 90
		$109,604 36
A déduire:		
Pertes par les incendies	$33,281 12	
Réassurances	7,509 40	
Primes remboursées	5,709 69	
Commission et courtage	3,346 29	
Dépenses, générales, moins escompte et intérêt	16,156 49	
		66,076 00
		$43,528 36
Réservé pour pertes non ajustées		925 00
Intérêt payé le 1er juillet 1889		7,496 79
Intérêt et dividendes déclarés ce jour		11,282 54
Réservé pour primes non acquises pour 1889		20,006 67
Au fonds de réserve		3,777 46
		$43,528 36

ACTIF.

Billets d'actions pour capital	$1,530 50
Prêts sur dépôts de titres (collatérale) et hypothèques	166,287 02
Billets à recevoir	2,040 82
Propriétés foncières	15,000 00
Argent en banque et comptant	47,017 91
Primes en cours de collection	42,722 54
Meubles de bureau et accessoires	4,966 57
	$279,929 03

PASSIF.

Capital-actions	$150,000 00
Réservé pour pertes non échues	925 00
Réservé pour primes non acquises pour 1889	20,006 67
Intérêt et dividendes, fonds de réserve et surplus	108,997 36
	$279,929 03

L'exposé ci-dessus est une copie vraie et correcte des livres de la Compagnie d'Assurances des Pompiers de la Nlle-Orléans.

I. N. MARKS, Président.
R. H. BENNERS, Secrétaire.

Fait et signé sous serment pardevant moi, ce 22e jour de janvier 1890.

W. O. HART, Notaire.

Nouvelle-Orléans, 22 janvier, 1890.

A une réunion du Conseil de Direction, tenue ce jour, il a été résolu de payer l'intérêt semestriel de CINQ POUR CENT ainsi qu'un dividende extra de DEUX ET DEMI POUR CENT.

I. N. MARKS, Président.
T. PRUDHOMME, Vice-Président.
R. H. BENNERS, Secrétaire.

Conseil de Direction.

H. H. BIERHORST	PETER BLAIRE
T. PRUDHOMME	JNO. FITZPATRICK
C. TAYLOR GAUCHE,	A. H. SIEWARD,
P. DOERR,	A. H. ISAACSON,
JACOB SCHOEN,	H. ELLERMAN,
I. N. MARKS,	I. H. SCHIERMANN,
JNO. EVERETT	W. MARKS,
OTTO THOMAN	P. EGAN,
A. A. MAGINNIS	GEO. ZETEMANN

PUNAISICIDE LIQUIDE.

Après de longues recherches et de nombreux essais, j'ai parfaitement réussi dans une Composition Liquide, destructeur infaillible de l'horrible vermine nommée punaises, ainsi que de ses œufs, point capital.

L'emploi des poudres insecticides est très insuffisant et, en outre, dangereux pour ceux qui sont exposés à les respirer pendant et après l'opération. Mon liquide est exempt de tout danger (pourvu qu'on ne le boive pas,) et il est d'une puissance irrésistible contre la vermine. Il s'emploie au moyen d'un pinceau à longs poils et à long manche. On trouvera chez moi, rue Orléans, No 49, près Bourbon, des bouteilles de 24 onces—au prix de 60 sous chacune.

☞ Toute explication nécessaire, sur le mode d'opérer, qui est très simple, sera donnée à l'acheteur.

—En vertu de mon *Copyright*, de Washington, je poursuivrai judiciairement toute usurpation et toute contrefaçon.

Chacune de mes bouteilles portera ma signature.

15 avril— DR. C. TESTUT.

L'INDEPENDANCE BELGE,

Edition d'Outre-Mer,

Paraissant toutes les semaines et comprenant 10 PAGES DE TEXTE grand format.

La seule publication en langue française destinée spécialement à tous les pays d'Outre Mer et donnant le Résumé hebdomadaire du mouvement politique, artistique, littéraire, scientifique, industriel et commercial du monde entier.

Tableau graphique des transactions commerciales sur toutes les places, cours, marchés, etc—Correspondances spéciales de toutes les capitales, modes, variétés, etc.—Romans feuilletons inédits des premiers auteurs contemporains.

A chaque numéro est joint un supplément littéraire de douze colonnes qui réunit la collaboration des nouvellistes, chroniqueurs et romanciers les plus en vogue.

PRIX D'ABONNEMENT:

Six Mois, 15 FRANCS. — Douze Mois 20 FRANCS.

EDITION QUOTIDIENNE

Le meilleur marché, le plus répandu et le mieux informé des grands journaux européens en langue française.

PRIX D'ABONNEMENT:

Trois Mois, FR. 15. — Six Mois, FR. 30. — Douze Mois FR. 60.

[illegible]

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un mandat sur la poste ou autre à vue [illegible]

ASSURANCES.

Vingt-troisième Etat Annul

—DE LA—

Compagnie d'Assurances Germania

De la Nouvelle-Orléans.

CONFORMÉMENT à ce qu'exige sa charte, cette compagnie publie l'état suivant pour l'année se terminant le 31 décembre 1889 :

Primes sur incendies	$197,741 89	
Primes maritimes	2,888 10	
Primes des rivières	1,577 07	
	$202,207 06	
A ajouter: Primes non expirées de 1888	44,609 49	
		$246,817 36
A ajouter: intérêt, profits et pertes	$36,283 66	
Moins salaires et dépenses générales	14,180 49	
		22,083 82
Fonds de surplus de 1888		34,476 06
Total		$303,377 03
Pertes payées—		
Sur risques de feu	$96,142 63	
Sur risques maritimes	2,096 45	
Sur risques de rivières	1,619 99	
	$99,857 07	
Réassurances	38,145 53	
Primes remises et commissions	40,861 79	
Taxes d'Etat et de ville, Board of Underwriters, et souscriptions	6,388 96	
		185,353 32
Profits bruts		$ 97,364 76
Réservé pour primes non expirées	$41,180 12	
Pertes non payées	11,706 53	
Dividende No 23 payé en juillet 1889	10,000 00	
Dividende No 24 déclaré en janvier 1890	10,000 00	
Fonds de surplus, 1889	24,476 06	
		97,364 76

ACTIF.

Billets pour primes	$268 99
Primes en voie de collection	41,462 59
Prêts sur nantissement (dépôt de titres)	33,026 00
Prêts sur hypothèques	6,175 00
Bons des Etats-Unis, bons d'Etat, consolidés de ville et bons à primes	65,080 00
Stocks de banques, d'assurances et autres	38,928 50
Bons 1ère hypothèque, Weckerling Brewing Co.	5,000 00
Propriétés foncières	66,814 84
Meubles de bureau et accessoires	4,878 14
Argent comptant et en banque	34,335 44
	$297,364 70

PASSIF.

Capital-actions	$200,000 00
Réservé pour primes non expirées	41,180 12
Réservé pour pertes non payées sur incendie	11,706 52
Réservé pour dividende 5 pour cent, janvier 1890	10,000 00
Réservé pour fonds de surplus, 1889	34,476 06
	$297,364 70

Cet exposé est une copie juste et correcte des livres de la compagnie.

H. ZUBERBIER, Président.
J. HASSINGER, Vice-Président.
EMIL WEBER, Secrétaire.

Fait et signé sous serment devant moi, ce 10me jour de janvier 1890.

W. O. HART, Notaire.

Le Conseil de Direction, à une réunion tenue le 9 du courant, a déclaré un Second dividende semestrial de CINQ POUR CENT, faisant 10 pour cent par an sur le fonds-capital pour l'année se terminant le 31 décembre 1889, payable sur demande.

DIRECTEURS.

H. ZUBERBIER.	P. W. DIELMANN,
J. J. WECKERLING,	JOHN THORN,
J. HASSINGER,	J. B. MEYERS,
LOUIS GRUNEWALD,	A. G. RICKS.
FRANK VATTER,	GEO. LIEDELICH.
HERM. CURTIUS,	FRANK J. LEVIS,
J. R. MERILH,	JOHN G. MOLL,
J. J. LANGLES	

MECHANICS AND TRADERS' Insurance Company,

No. 14 rue Carondelet.

Vingtième état de situation annuel.

Conformément à l'article 12 de sa charte, la Compagnie publie l'état de situation suivant de ses affaires pendant l'année écoulée le 31 décembre 1889 :

Primes d'incendie	$278,621 64	
Primes de rivières	61,182 26	
Primes maritimes	11,142 91	
Primes non acquises, 31 décembre, 1888	85,501 30	
		$436,447 91
A déduire—		
Primes remboursées	$25,·97 98	
Réassurances	45,989 67	
Primes non acquises, 31 décembre, 1889	114,844 53	
		185,912 18
Primes nettes acquises		$250,535 73
A ajouter intérêt		22,528 19
Total des recettes		$273,064 42
Moins—		
Pertes par le feu, payées	$69,794 41	
Pertes de rivières payées	16,150 79	
Pertes maritimes payées	699 99	
Pertes non payées	17,841 90	
Dépenses de bureau, d'agences et autres, et de taxes et licences en Louisiane et autres Etats	44,981 29	
Commissions	35,541 08	
		204,959 48
Profits nets		$68,104 96

ACTIF.

Bons de la ville de la Nlle-Orléans.	$62,420 00
Consolidés de l'Etat de la Louisiane	193,640 00
Actions de banques et autres	369,280 00
Billets à recevoir	3,383 30
Argent comptant	29,206 77
Propriétés foncières	25,829 10
Primes en voie de collection	34,774 17
	$728,545 34

PASSIF.

Capital-actions	$375,000 00
Réservé pour primes non acquises	114,844 53
Réservé pour pertes non payées	17,841 90
Réservé pour taxes et licences non payées	3,724 85
Réservé pour réassurances de rivières	5,310 24
Dividende	18,750 00
Surplus	193,072 96
	$728,545 34

L'exposé précédent est une copie vraie et correcte des livres de la Compagnie.

LLOYD R. COLEMAN, Président.
GEO. H. FROST, Secrétaire.

Etat de la Louisiane, } Paroisse d'Orléans, }

Fait et signé sous serment pardevant moi, notaire, le 21e jour de janvier 1890.

[illegible] NERY, Notaire.

Le Conseil de Direction, en réunion annuelle tenue le 20 du courant, a résolu de payer sur demande (en outre du premier intérêt semestrial déclaré le 1er juillet, 1889), CINQ POUR CENT, second intérêt semestrial sur le capital-actions de la Compagnie, et de passer $52,962 21 au crédit du surplus.

DIRECTEURS.

Robt. Maxwell,	Jas. McConnell,
Geo. W. Sentell,	C. M. Soria,
I. L. Lyons,	Walter C. Flower,
W. B. Thompson,	Jos. Vignes,
Frederick Wing,	A. Xiques,
T. L. Macon,	J. M. Walsh,
E. Landry,	T. S. Waterman,
Chas. Holloway,	P. Werlein,
F. J. Odendahl,	A. M. Silbernagel,
W. G. Wheeler,	G. A. Baldwin,
J. M. Frankenbush,	O. Hernandez,
Simon E. Marx,	A. M. Delavallade,
F. J. Cockburn,	A. H. May, Jr.,
[illegible] Cottam,	W. A. Roy,
[illegible] Brauselman,	Lloyd R. Coleman.

DENTISTES.

C. E. KELLS & M. VIET.

CHIRURGIENS-DENTISTES

No. 13 rue Dauphine, immédiatement après l'édifice formant l'angle de la rue du Canal.

Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.

Pose de palais artificiels.

G. P. Maloney, Dentiste, D. D. S.,

transférera ses bureaux du No 116 rue Canal au

No 167 de la même rue,

PRES DAUPHINE,

A partir du 1er octobre 1890.

Venez examiner mes modèles, vous informer de mes prix et vous faire exhiber ma Médaille pour travaux reconnus supérieurs.

25 sept—

THE NEW-ORLEANS BEE,

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

[illegible] $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

[illegible] $3; six months, $1.50; [illegible]

BUREA[illegible]

L'Abeille de [illegible]

NOUVE[illegible]

MARDI, 9 [illegible]

PRIX DE [illegible]

La guérison [illegible]